

Jodelle

Le miroir sans tain

Atramenta

Non, vous n'y êtes pas
Et pourtant si, souvenez-vous,
Nous nous sommes croisés :
J'étais plus loin,
Vous y étiez,
Tout à côté,
Un peu plus loin...

Je suis derrière,
Je suis devant,
À travers vous,
De vous à moi.
Le miroir a deux faces,
L'auriez-vous oublié ?

C'est imbuvable un recueil de poésies, non ?
Aussi, je vous recommande de procéder à petites gorgées, de
temps à autre. Ouvrez ce livre au hasard ou suivez la trame
indiquée, peu importe : les vers s'y retrouveront toujours.

Laissez doucement les mots se fondre dans votre pensée,
formez vos propres images à la lumière de votre mémoire.
Au fil des journées, vous choisirez votre instant, vous
oublierez puis reviendrez, peut-être...

Je suis sincèrement persuadée qu'un texte vous attend, vous,
particulièrement, au détour d'une page, au froissement d'un
souvenir. Et quand bien même ce ne serait qu'une strophe, un
vers, je n'aurais rien perdu à livrer ces reflets, entraperçus au
hasard de nos parcours.

Jodelle.
www.jodelle.pleindespages.fr

Première partie

Les reflets amoureux



Petits bonheurs du cœur, désillusions, espoirs...
Tour à tour les amours s'envolent, se passionnent, nous
effleurent et se croisent.
Elles nous font vivre...

Illustration : d'après "La promenade" – Louis-Patrick Sommier
<http://www.lp-sommier.com/>

Le goût de l'inconnu

Vous ne pouvez rien dire alors vous regardez
Ce qui n'empêche pas vos yeux de me parler
Je les entends tout bas murmurer des propos
Qui me laissent sans voix, frissonnent en mon dos...

Qui sait si la raison emprisonne nos maux
Ou si ce n'est que peur d'affronter le plus beau
D'une étrange passion me naît un doute affreux
Si nous manquions, d'un rien, le dénouement heureux ?

Vous n'êtes que rencontre et détour hasardeux
Croisement de regards qui nous rendit fiévreux
Passion anonyme tenant du platonique
Brève autant que soudaine et pourtant si magique...

Mais que deviendrons-nous en clouant cet instant
Sur les murs de raison qui cernent notre temps ?
Nous nous endormirons dans l'amnésie commune
Qui frappe le passant demeurant dans la lune...

D'oublier cet attrait je ne peux qu'à moitié
Vos regards appuyés ont fait germer l'idée :
Pour vous répondre au mieux je ne peux que coucher
Vos mots doux, silencieux, sur feuille de papier...

La lune dort...

La lune dort sous un manteau,
Je l'ai vue passer pèlerine.
Vingt et une heure sonnaient tôt
Quand parut cette Colombine.

Je l'ai vue passer, pèlerine,
Que faisait donc l'ami Pierrot
Quand parut cette Colombine
Au clair de la rue Arago ?

Que faisait donc l'ami Pierrot ?
Sur la vitrine, elle tambourine...
Au clair de la rue Arago
La nuit se noie dans une bruine.

Sur la vitrine, elle tambourine :
Do, ré, mi, ré, do, mi, ré, do...
La nuit se noie dans une bruine,
Colombine a froid dans le dos.

Do, ré, mi, ré, do, mi, ré, do...
Même la brume se chagrine,
Colombine a froid dans le dos,
Son doigt trace une figurine.

Même la brume se chagrine,
Mais où est donc l'ami Pierrot ?
Son doigt trace une figurine,
Un souffle naît sur le carreau...

Mais où est donc l'ami Pierrot
Qui jouait de la mandoline ?
Un souffle naît sur le carreau :
Pierrot sourit à Colombine...

Qui jouait de la mandoline
Au clair de la rue Arago ?
Pierrot sourit à Colombine
En lui soufflant à petits mots :

Au clair de la rue Arago,
La lune dort sous un manteau...

Jamais mon cœur ne se burine

Jamais mon cœur ne se burine,
Un cri me perce la poitrine,
Les souvenirs vont vagissants
Sous la lézarde aux mots glissants...
Tous les frelôts, les camarades,
Les plus vieux marins de la rade
Viraient au vent de tes raisons,
Même le bois de ma maison
Fredonnait ton vieux châtaignier,
Celui qui pleure en ton grenier...

Le printemps en perd sa chemise
Qui se déchire ou bien me brise,
C'est un peu le malheur d'aimer
Tes mots, tes vers, amalgamés,
Les bilans que je n'ai su faire
Et la guitare qui se terre...
Pablo, Picasso, Félicien
Sont encor là, dans tes refrains...

Microsillons qui se gondolent
Tournent mes pleurs en farandole,
Le cœur serre sa camisole
Et toi « tu voles, voles, voles... »

À Jean Ferrat - 13 mars 2010